

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésies : Novembre, par G. Désaulniers ; Réflexions et prière, par R. G. Dutilleul. — La langue française en Canada, par L. Gougeon. — Pour un gant. — Nos gravures : Portraits du président et du vice-président des Etats-Unis ; L'Empereur d'Allemagne à Rome. — L'erreur d'un diplomate. — La mode pratique. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Créations de la famille. — Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Portraits : Le président Harrison, le vice-président Morton ; lord Sackville. — L'empereur d'Allemagne à Rome. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## LE GROS LOT

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, la prime de \$50.00 a été réclamée par M. Narcisse Drouin, carrossier, de St-Joseph, comté de Beauce.



ARRAS (FRANCE), 25 octobre 1888.

DE changements en quelques semaines!

J'étais parti vers la terre de France avec l'intention bien arrêtée de ne pas déroger à ma vieille habitude de venir causer chaque semaine avec les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ, mais, ainsi que vous le savez, l'homme propose et Dieu dispose.

Les événements se succèdent dans un ordre que nous ne pouvons prévoir, et, à peine arrivé au terme de mon voyage j'ai dû, par suite d'un malheur de famille, prendre le deuil et remettre à plus tard les correspondances que je devais envoyer au journal.

Mais il faut se remettre au travail de la vie et continuer sa route, laissant derrière soi les vaincus de la lutte, en attendant que notre tour arrive de tomber aussi.

\*\*\* Au reste, suis-je bien le seul qui n'ai pu suivre le programme tracé d'avance ?

Durant la traversée, chacun parlait de la manière dont il devait employer le temps pendant son séjour en France, et croyait que rien ne pourrait modifier ses projets, mais, dès les premiers jours, tout était bouleversé.

M. Grenier, agent d'annonces, par exemple, était décidé, nous disait-il, à se fixer en France pendant au moins cinq ou six ans; huit jours plus tard, appelé sans doute par des affaires pressantes, il reprenait la route du Canada, sans avoir pu faire autre chose que de jeter un coup d'œil superficiel sur la grande cité française.

M. Pamphile LeMay et moi avions tracé un itinéraire de voyage qui devait être charmant,

mais dont l'exécution est remise à plus tard... à quand ?

Voulant étudier Jacques Bonhomme chez lui, dans sa maison, sur sa terre, c'est-à-dire loin de Paris, nous voulions voyager pendant une quinzaine de jours, à pied, avec Lille et Rouen pour objectif, observant tout le jour et nous arrêtant le soir dans un village quelconque pour passer la veillée chez de bons paysans et écouter les récits des conteurs picards ou flamands.

Je devais prendre des croquis et nous aurions publié peut-être, plus tard, un récit très fidèle et illustré de nos pérégrinations au pays de nos aïeux.

Tout cela devait être très joli et très amusant. C'était certes une excellente méthode de voyager, mais, je vous le répète, nous n'avons pu en faire l'expérience.

Quinze jours après son arrivée, LeMay recevait une triste nouvelle et devait repartir au plus vite.

Poisson, dont le talent musical avait tant contribué à tromper l'ennui du voyage, est parti également en même temps que LeMay.

Au bout de quelques jours, notre effectif était donc déjà très diminué, et bientôt nous n'existerions plus à l'état de compagnie, puisque nous nous dispersions en tirailleurs, qui en Angleterre, qui en Irlande, qui en Tunisie, en Belgique, en Italie, etc., etc., chacun cherchant sa pâture d'observations et de renseignements.

Les relations de voyage sont des plus faciles à faire de nos jours, grâce aux guides qu'on se contente, le plus souvent, de copier, car ils sont très complets et remplis de détails, mais ce genre est par trop connu, et puis, ces écrits seraient-ils bien à leur place dans une chronique ?

Quelques anecdotes vaudront beaucoup mieux, je crois.

\*\*\* La plupart des Canadiens établis à Paris sont satisfaits de leur sort, mais je désire vous entretenir aujourd'hui de celui qui, à mon sens, a le plus rapidement réussi, et cela dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

Il y a trois ans, c'est-à-dire en 1885, lors du passage des délégués français en Canada, l'un d'eux, M. Jolliot, ayant pris quelques vues à St-Jérôme, me demanda s'il pourrait obtenir d'un photographe la permission de se servir de son laboratoire pour terminer ses clichés.

Je le conduisis chez M. Archambault, rue Notre-Dame, et celui-ci étant malade, ce fut son employé, M. Emile Lacas, qui nous reçut et nous dit qu'il était certain que son patron se ferait un plaisir de mettre son atelier à sa disposition.

M. Jolliot usa donc de la permission, et il s'en suivit des rapports très agréables entre Français et Canadiens, qui travaillèrent ensemble pendant deux ou trois jours.

A quelque temps de là, dix-huit mois peut-être, M. Lacas se rendit à Paris dans le but de continuer ses études photographiques, et alla rendre visite à M. Jolliot.

Je dois vous dire, entre parenthèses, que ce dernier est à la tête d'une des plus grandes maisons de Paris, sinon la plus grande, la plus connue de tous les artistes et dont la réputation est européenne.

On y exécute des œuvres de premier ordre en peinture, en dessin et photographie, et ce n'est pas là que l'on compte sur une clientèle de passage, mais bien sur un cercle de connaisseurs et d'amateurs qui, depuis longtemps, ont l'habitude du chemin des vastes ateliers de la rue Saint-Honoré.

De plus, M. Jolliot est millionnaire, et cela ne nuit en rien à sa réputation.

\*\*\* On refait connaissances et, quelques jours plus tard, voilà notre jeune homme, âgé de vingt ans à peine, entré en pied comme opérateur dans un établissement dont les portes ne s'ouvrent d'ordinaire à un employé que sur les recommandations les plus chaudes et les renseignements les plus minutieux.

Avouez que pour un étranger, un jeune Canadien à peine débarqué, ce n'était pas mal débuter. Il y passa six mois, six mois pendant lesquels il attira l'attention de son patron par sa bonne

conduite, son intelligence des affaires et son progrès très marqué dans l'art qu'il étudiait.

Au bout de ce laps de temps, M. Jolliot lui fit remarquer qu'il serait bon pour lui de travailler dans d'autres ateliers, afin de comparer les différentes méthodes et de devenir maître à son tour. Il le fit entrer dans une maison où il eut à travailler d'ur et ferme, mais ce n'était pas la besogne qui lui faisait peur.

Il y a sept mois enfin, un soir il reçut une invitation à dîner chez son ancien patron, et il y passa la soirée.

Ce qui se passa, ce qui se dit pendant ces quelques heures, je l'ignore, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, huit jours après, M. Lacas, à vingt-et-un ans, prenait la direction de la maison Mulnier, 25, boulevard des Italiens.

C'est là que je l'ai vu, installé magnifiquement dans de splendides ateliers situés dans le cœur de Paris, à la tête d'un personnel nombreux, payant douze mille piastres de frais généraux par an, et avec tout cela vivant comme un hermite.

\*\*\* Car c'est là, et j'insiste sur ce point, un des traits distinctifs de cette nature exceptionnellement bien douée, de résister à toutes les tentations de la grande ville et de consacrer entièrement tous ses instants au travail et à l'étude.

A côté des salons d'attente et des ateliers richement décorés, il a un modeste appartement de garçon, chambre à coucher, salle à manger et salon, où il se retire après la journée bien remplie et où il pense parfois à la patrie lointaine et aux parents aimés.

Quand il sort, c'est pour aller visiter un musée, une exposition ou passer la soirée dans un des meilleurs théâtres.

Plus vieux de dix ans que son âge, il a l'œil à tout, surveille les moindres détails, et rien ne sort de ses ateliers sans lui être passé par les mains.

Voici donc un jeune homme arrivé par lui-même, à la force du poignet, et qui fera son chemin vivement, j'en ai la certitude.

Son prédécesseur a fait fortune en dix ans, lui, cela lui demandera à peine cinq ans, surtout si l'exposition de l'année prochaine réussit.

Vous verrez si je me trompe.

\*\*\* Je m'attendais, en arrivant en France, à n'entendre parler que de questions politiques—c'était une de ces idées que l'on se loge dans le cerveau à demeure fixe, quand on a lu pendant plusieurs années dans les journaux canadiens que les Français ne pensent qu'à s'envoyer des balles dans la tête à tout moment, à propos de bleu, de blanc ou de rouge—je m'étais fait illusion.

Ici comme partout, chacun s'occupe de ses affaires et tout le monde travaille—plus qu'ailleurs—voilà toute la différence.

En revanche, les étrangers s'amuse beaucoup, et si Paris n'avait que les Français pour dépenser, il risquerait fort de ne pas faire honneur à ses affaires.

Autre constatation qui m'a également beaucoup frappé, c'est de voir beaucoup de monde dans les églises.

On m'avait dit que personne n'y allait plus. Je m'étais aussi laissé conter que l'on ne voyait plus de traces de tableaux religieux dans les établissements dépendant de l'Etat, et j'ai constaté le plus souvent le contraire.

Visitant un jour le Palais de Justice de Paris avec plusieurs avocats, mes compagnons de voyage, nous avons remarqué d'une manière toute spéciale qu'il se trouvait dans chaque Cour (et elles sont nombreuses), un seul et grand tableau représentant le Christ en croix.

Et il en est ainsi dans tous les tribunaux de France.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit autrefois, j'estime ce spectacle très imposant, et je le préfère à la vue uniforme que nous avons dans nos tribunaux, de ces deux bêtes, lion et licorne, qui ornent les murs de nos Cours de Justice.

J'aime beaucoup les animaux, mais je trouve un peu incommode cette manie que l'on a chez nous de les faire assister aux débats judiciaires.

\*\*\* Puisque je vous parle de Palais de Justice, je crois devoir vous dire deux mots d'un procès auquel j'ai assisté et qui m'a convaincu une fois